

Frédérique Piroche

Petites constructions de plein champ
poulaillers et loges
autour de Saint-Julien-la-Vêtre

Cahier de Village de Forez

Montbrison

2005

Préface

Le patrimoine rural, à travers les structures comme à travers les objets usuels, est le résultat d'une création continue qui a permis aux hommes de vivre et de survivre au mieux sans grands moyens, mais au prix d'un labeur incessant, dans un accord profond avec la nature, au sein d'une communauté de pays, en inventant la liberté dans la dépendance.

Pierre Martel

L'invention rurale, 1980

Les diverses régions de France possèdent un patrimoine vernaculaire remarquable, fruit de l'ingéniosité des hommes pour améliorer leur cadre de vie, pour l'adapter à des besoins réels mais aussi à des désirs très personnels. Là ce sont des cabanons pointus (Provence) ; là des *chibottes* (Velay), ici des fours à cade (Provence littorale), ailleurs le mur de la peste (Comtat Venaissin)... Il faudrait aussi évoquer les ruchers dans les murs, les fuies et colombiers, les aires de battage, les *saccadous*, les *restanques*, les *aiguiers*, etc.

Qu'en est-il dans le Forez ? Ses richesses en la matière ne sont pas moindres et, ici comme ailleurs, ce patrimoine rural fragile est en voie de disparition car devenu inutile à la société moderne. Le four communautaire, le travail à bœufs, le lavoir, la loge de vigne, le moulin à farine ou à huile, le *séto* se ruinent peu à peu et seront vite oubliés.

Frédérique Piroche, digne héritière de son père, André Bréasson, s'est intéressée à ces structures qu'elle avait côtoyées dans son enfance et qu'elle voyait, avec nostalgie, disparaître sous la végétation.

Elle m'a fait découvrir les poulaillers de plein champ, que l'on avait éloignés de la maison pour donner plus d'importance à ces petits élevages (on retrouve ce même processus avec les colombiers, les ruchers et les garennes). Son étude est servie par un style alerte et un talent artistique plein de délicatesse. Elle a su analyser le double lien qui existe entre le comportement humain et la forme du bâti. En effet il faut appréhender les différents aspects du comportement (désirs, besoins, sentiments, traditions, motivations ostentatoires...) pour comprendre la forme. Ensuite ces formes affectent le comportement et influent sur le mode de vie.

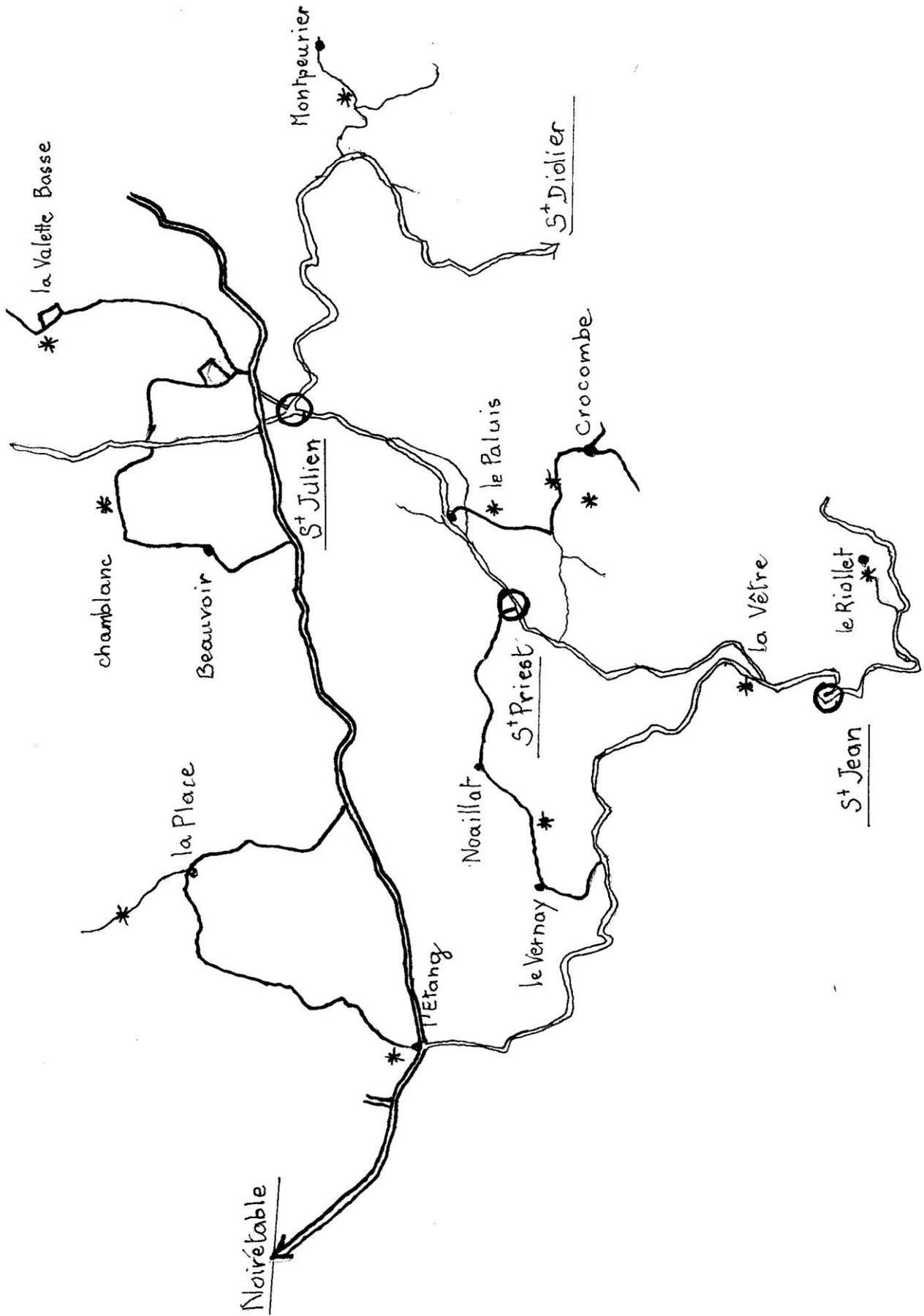
Elle sait nous parler du plaisir des femmes allant quotidiennement à leur poulailler, un espace de liberté pour elles, hors de la structure fermée. *On s'enferme dans la pierre, dans le bâti : clôture monumentale certes, clôture mentale probablement*, faisait remarquer Georges Calvet (La maison paysanne en Quercy).

Frédérique Piroche n'est plus, elle nous a quittés en ce début de février 2005, alors qu'elle avait de très nombreux projets concernant ce patrimoine rural : croix, enclos, mégalithes, granges, linteaux, etc.

Toute vie repose sur l'illusion de l'immortalité. Nous ferons en sorte que son immortalité ne soit pas une illusion. Cette pertinente étude y contribue déjà, comme d'autres de ses articles que publiera *Village de Forez*.

Claude Beaudinat

15 février 2005



Une enquête d'urgence :

Les poulaillers de plein champ

autour de Saint-Julien-le-Vêtre

Il y a cent ans, la plupart des fermes en avaient un. Dans dix ans il n'en restera plus un seul. Pourquoi entretiendrait-on ces petits bâtiments insignifiants et inutiles ? Pourtant, ils sont tellement charmants, tellement chargés de poésie dans leur simplicité, blottis contre un rocher, cachés par la verdure qui envahit de plus en plus la région ou esseulés au milieu d'un pré, avec leur toit qui s'effondre. Ce sont de toutes petites maisons en miniature, pas plus hautes qu'un homme, avec seulement une porte et un petit *fenêtron*.

Bien qu'ils se ressemblent tous, quoique tous un peu différents, on ne peut, à leur sujet, parler de style. Ce sont des constructions trop simples, opportunistes, et on ne devait pas faire appel à un maçon pour les élever.

Ils furent bâtis avec des matériaux simples et naturels : granit du pays, bois brut, les grosses tuiles creuses d'autrefois, et un mortier doré fait de "gore" et d'un peu de chaux. A cause de cela ils s'intègrent parfaitement dans la nature, à plus forte raison depuis que l'âge les a habillés de lichens et environnés de ronces.

Dans mon enfance, beaucoup étaient déjà désaffectés. J'y voyais les maisonnettes de quelques nains, sortis tout droit d'un conte de fées. Je savais pourtant bien que c'était des poulaillers, mais je me souviens de ma déception quand, ayant poussé la porte de l'un d'eux, je n'y ai trouvé que de l'obscurité et une forte odeur de fiente.

*

* *

Au début du siècle dernier, et sans doute bien plus avant, la volaille posait problème dans les villages et les hameaux. Les maisons étaient très proches les unes des autres. Les poules, qui étaient toujours en liberté, risquaient d'aller picorer chez les voisins et elles ne craignaient pas de passer par-dessus les murets des jardins pour aller y gratter. Nombreuses, elles ne trouvaient plus beaucoup d'insectes autour des fermes, et si elles pénétraient dans les seigles elles y causaient des dégâts. Il n'en fallait pas plus pour provoquer des brouilles tenaces !

C'est pour cela qu'on les menait "en vacances" dans un poulailler de plein champ -je dirais plutôt de plein pré - là où elles trouvaient des sauterelles et des vers à volonté. On choisissait un pré assez grand, éloigné des cultures, parfois loin des habitations. Trouvant ainsi de la provende à profusion les poules ne s'éloignaient pas de leur logis.

Je ne sais pas si cette pratique est très ancienne. Un poulailler éboulé ne laisse pas longtemps de vestiges. Dans les actes du XVII^e au XVIII^e siècle que j'ai étudiés, je n'en ai jamais trouvé mention. Je n'ai pas déchiffré beaucoup d'actes, et un poulailler est une construction si modeste qu'on peut bien ne pas l'avoir signalé. Cependant, laisser des poules dans un lieu isolé, à la convoitise de n'importe qui, n'est possible qu'en période de relative prospérité.

Ma mère, qui a 93 ans, se souvient quand elle accompagnait sa mère pour aller "fermer les poules". C'était un moment privilégié d'intimité entre elles deux. C'est que, de la maison au pré de la Vernières, où était le poulailler, il n'y a pas loin d'un kilomètre. Charmante promenade quand il faisait beau, les soirs d'été, mais que ma grand-mère devait impérativement faire deux fois par jour pendant la moitié de l'année.

Le matin, de bonne heure, les paysannes, une poignée de grain dans leur tablier relevé qui leur servait de cabas, allaient libérer les poules. De même le soir, à la tombée du jour, elles allaient les enfermer. Il fallait que la nuit elles soient parfaitement à l'abri à cause du renard, et c'est pour cela que les poulaillers étaient des constructions solidement bâties.

Ils avaient d'épais murs de pierre, une charpente en rondins, un toit bien étanche en lourdes tuiles, souvent lesté de gros cailloux sur son pourtour. Le tout était trapu, pesant.

La porte - il fallait souvent se courber un peu pour la passer - ne servait que pour aller récolter les œufs. Les poules, elles, entraient et sortaient par un fenêtron que fermait un guichet ou un volet. Une "échalette" - une planche avec quelques petits bâtons cloués en travers - leur en facilitait l'accès. En fait le dispositif pouvait être un peu différent, chacun faisait à sa manière et surtout le plus simplement possible.

A l'intérieur, quelques triques fichées dans les murs servaient de perchoirs pour que les poules puissent s'y "jucher", et il y avait le long d'un mur de petits compartiments, généralement en planches, garnis d'une poignée de foin, qui servaient de nids. On y mettait un œuf en plâtre, un caillou rond ou un œuf abîmé - un œuf "puné" - pour inciter les poules à y pondre. On appelait ce leurre un "niéron".

Ceux qui étaient assez grands comportaient deux pièces. Une où les poules couchaient et poussaient, et une autre qui n'était pas fermée et qui leur servait d'abri quand il pleuvait. Les volailles n'aiment pas être dans l'obscurité dans la journée et les dortoirs étaient très sombres. Dans les petits poulaillers elles devaient se contenter de l'auvent du toit.

Ces poulaillers n'étaient bien sûr utilisés qu'à la belle saison, et on n'y mettait pas toutes les poules de la ferme. En particulier les mères avec leurs poussins restaient à la maison. Les poussins demandaient une nourriture particulière, mais surtout ils étaient trop vulnérables. En plein champ ils auraient été une proie facile pour le "miraillet" - l'épervier - ou même les corbeaux.

Suivant les dimensions des poulaillers leur population pouvait être très variable. On pouvait n'y tenir que quelques poules ou au contraire une vingtaine, avec un coq pour les surveiller. Certains y mettaient des poulettes, "des posines", pour les engraisser. Enfin, chacun faisait à sa manière.

Quand un champ de seigle était à proximité, on n'amenait les poules qu'après les moissons, afin qu'elles récupèrent les grains tombés.

Les poulaillers qui avaient une avancée de toit servaient aussi d'abri aux bergères quand le temps n'était pas clément. Blotties contre le mur de façade elles étaient protégées du vent et de la pluie.

Depuis le milieu du siècle dernier plus aucune de ces constructions n'a servi à sa vocation première. Beaucoup, tout au moins les plus grandes, ont été transformées en abri pour vaches. Pour cela on a démolit le mur avant pour les ouvrir largement, ce qui a diminué la solidité de la charpente. Avec les barrières en fil de fer barbelé il n'y avait plus besoin de garder les troupeaux et on a pu laisser les bêtes dehors la nuit. Pour qu'elles puissent se protéger de la pluie ou du froid on leur a sommairement aménagé les poulaillers, loges, où ailleurs cuvages, s'il y en avait. Aujourd'hui on ne se soucie guère d'un tel confort pour les vaches qui restent tout le temps dehors.

J'ai parcouru les chemins du pays et j'ai photographié les derniers poulaillers qui existent encore, ou les ruines de ceux qui n'ont pas encore complètement disparu. Ils sont discrets dans le

paysage, tapis à ras de terre, loin des routes, et souvent dissimulés par la végétation sauvage. L'été je suis passée près de certains plusieurs fois sans les remarquer.

Il en est de tout petits et d'autres plus importants. A cause de leurs murs épais, l'espace intérieur n'est jamais très grand. Ils ont, la plupart du temps un toit à une seule pente, mais quelques-uns avaient l'allure de vraies maisonnettes.

J'en ai trouvé plusieurs accolés à un rocher qui remplace une partie de la maçonnerie. Dans ce pays de granit, de gros blocs émergent un peu partout. Ceux qui étaient trop gros pour être enlevés sont restés au milieu des champs. Les poulaillers y étaient solidement ancrés et abrités. On faisait ainsi l'économie d'un mur et on utilisait un caillou encombrant. En plus les amas rocheux hébergent souvent des vipères dont on avait une grande crainte. Les poules les détruisaient.

En causant avec Madame Thien de Saint-Priest-la-Vêtre

Bien sûr que j'ai connu tout ça ...

Tous les matins on leur portait à manger et le soir on allait les fermer.

On passait par les petits chemins, c'était agréable et on avait bien vite fait.

Quand on allait aux champs et qu'il pleuvait, on démontait la porte du poulailler et on dansait dessus. Comme ça on était à l'abri.

On y mettait quinze, vingt poules avec un coq bien sûr, pendant toute la belle saison.

A peu près tout le monde avait un poulailler, plus ou moins loin de la maison, mais certains n'étaient qu'en planches.

Il y avait un vieux garçon qui nous chipait une poule de temps en temps. Il mettait une boulette de pain à un hameçon, dans des buissons en bordure du pré et quand une poule s'y laissait prendre, il l'emportait. Si une poule manquait, on disait : "Jean Godard mangera bien cette semaine".

Il y avait des poules qui allaient pondre dans les grandes herbes ou sous les branches, il fallait chercher les œufs.

Et quand une se mettait à couvrir, on la ramenait à la maison.

A la recherche des derniers poulaillers

J'ai limité mes recherches au territoire que je parcours habituellement en me promenant à pied.

J'ai bien aperçu des poulaillers, où ce qui y ressemble, plus loin, par la vitre de ma voiture, mais je ne m'y suis pas arrêtée. Je ne pense pas qu'il y ait bien plus à découvrir que ce que j'ai pu observer par ici.

J'en ai remarqué un joli, en pisé, du côté auvergnat de nos montagnes.

Aux alentours de Saint-Julien-la-Vêtre, je n'en ai guère repéré que deux ou trois en relatif bon état, encore qu'ils ne pourraient même plus servir d'abri.

Le mieux conservé est en bordure du chemin qui va de la Place à la croix Montfolet, dans un pré qui s'insinue entre les bois. C'est un des plus modeste. Son toit, à une seule pente, forme sur l'avant une petite avancée et il est presque au ras du sol sur l'arrière. Il n'a pas de fenêtre, mais une petite ouverture rectangulaire dans la porte pour le passage des poules.

On devine des pierres d'angle massives que laisse ressortir un grossier enduit au "gore" d'une belle teinte ocrée.

Un autre se situe un peu avant d'arriver à Crocombe, en venant de Saint-Priest, près du chemin, sur une pente rocheuse.

Son toit à une seule pente suit l'inclinaison du sol. L'entrée est sur le côté, dans un renforcement entre les murs porteurs de la charpente, ce qui lui donne une allure originale. Cette disposition est une adaptation à la déclivité du terrain.

La porte qui a disparu était tournée vers le nord, sans doute pour des raisons de facilité d'accès. J'ai constaté qu'il n'y avait pas de règle pour l'orientation des ouvertures. Tout dépendait du terrain et de la situation. Ses montants sont en pierres à peu près équarries. Le linteau est en bois. Il n'y a pas d'autre ouverture.

A l'intérieur, en entrant, sur la droite, s'alignent quatre nichoirs ménagés dans la maçonnerie. Sur l'avant une longue planche de chêne, placée sur champ, forme le rebord des quatre nids.

On voit que la toiture était parfaitement jointée aux murs par du mortier. Même une fouine ne devait pas pouvoir pénétrer.

J'ai relevé le plan. On remarque la disproportion entre l'épaisseur des murs et l'exiguïté de la chambre. Tous sont ainsi faits, probablement pour des raisons de facilité de construction. Des murs plus minces auraient été plus difficiles à élever, et plus coûteux en chaux. Ils devaient aussi supporter le poids de pesantes couvertures.



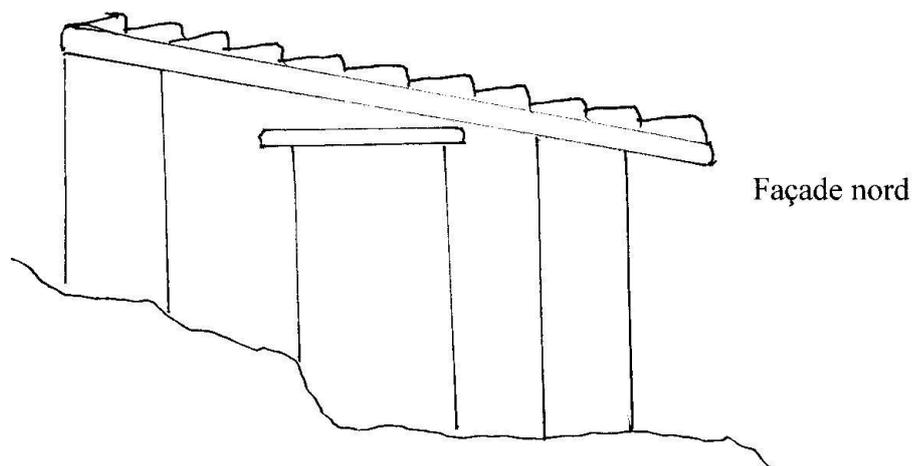
La Place



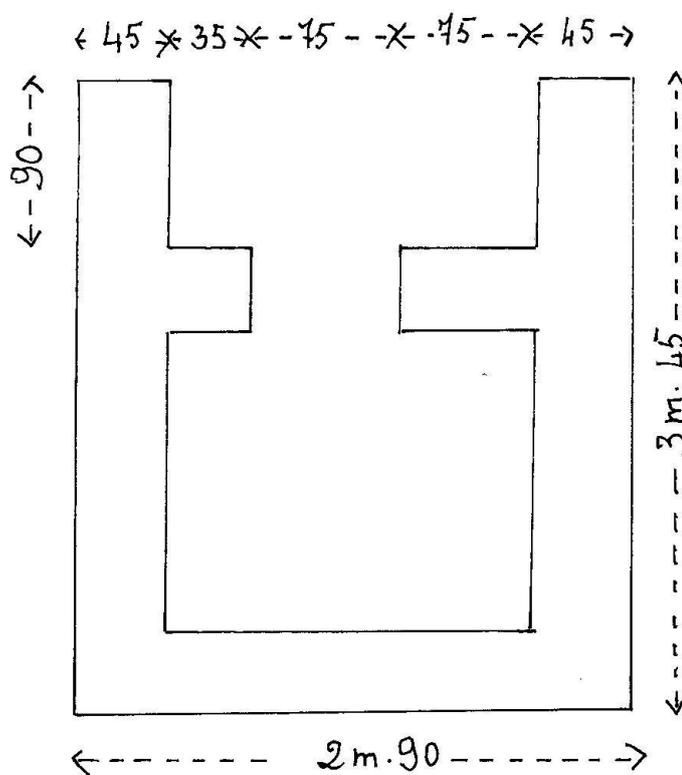
Vers Crocombe







L'herbe qui a poussé tout autour diminue un peu la hauteur des murs.



Extérieurement :

hauteur du sol au toit : entre 1,10 m et 1,40 m

Hauteur de l'entrée, sous linteau : 1,45 m

Le bord du toit s'effrite, deux tuiles sont tombées.

J'ai découvert cet hiver, car en été il disparaît dans la verdure, un poulailler du même type entre Cassière et Beauvoir. Il est situé en terrain plat, dans un fond un peu marécageux où glougloute un tout petit ruisseau. Le lieu s'appelle "Champ Blanc", à moins que ce ne soit "Chamblan" ?

Il reste encore une grande partie des tuiles sur le toit, mais la charpente est en train de tomber sur l'avant. Comme dans le précédent, les murs latéraux font une avancée pour protéger l'entrée, mais ici c'est la partie haute du toit qui surmonte la façade. A travers ronces et sureaux on

peut voir la porte, située sur la droite, et à sa gauche un petit fenêtron. Celui-ci est encadré de quatre pierres. Celle du bas, plate et longue, est en relief, formant un perchoir où les poules pouvaient aisément se poser en sortant ou avant d'entrer.

Entre Noailat et le Vernet, sur la commune de Saint-Priest, au plein milieu d'un pré en pente douce on peut voir, mais pas pour longtemps, un poulailler qui avait un toit à deux pentes. Déjà bien *ensellé* au printemps 2000, il est maintenant effondré et a entraîné dans sa chute un coin du mur. Le bâtiment mesure environ 3 m de large sur 4 m de profondeur. Les murs s'élèvent à 1,60 m dans leur partie basse et 2,50 m sous le pignon. Il avait probablement été ouvert pour abriter des vaches.

Cette petite construction était particulièrement pittoresque, seule au milieu de son grand pré. Elle a, malheureusement maintenant, un air plutôt lamentable.

Il y en a une toute semblable, quoiqu'un peu plus grande, et presque dans le même état de délabrement au bord du chemin qui descend du Paluis à la rivière l'Anzon.

C'est tout à fait par hasard que je me suis trouvée devant un autre poulailler près de la Valette-Basse. Autrefois il devait être dans un pré, au bord du chemin. Il est maintenant caché dans un bois.

La porte et la fenêtre sont défoncées, mais l'ensemble de la construction tient toujours debout. A l'intérieur trois petits casiers en planches sont encore fixés au mur pour servir de nids.

A droite de la route de Saint-Julien à Saint-Didier, au-dessus du premier tournant après la carrière, adossé à une forte pente on peut voir un abri qui fut un poulailler. On voit très bien que sur l'avant des pierres du mur ont été enlevées pour en élargir l'entrée. Sur le côté on a condamné par quelques planches une petite fenêtre carrée munie de deux barreaux de fer. C'est une fenêtre à cadre de bois construite à l'ancienne avec des entretoises. Elle mesure 53 cm de largeur sur 64 cm de hauteur. L'ouverture se réduit à 42 cm sur 47 cm.

Je signalerai aussi, sur la droite en montant à Crocombe, au beau milieu d'un champ, contre un amas rocheux, ce qui n'est plus qu'un "chapiot", mais qui fut un poulailler. Le toit suit la pente du terrain. La pièce intérieure est en profondeur et le mur du haut est en grande partie constitué par un très gros rocher qui dépasse en relief. Dans le mur de droite on a réservé deux petites niches, au peu au-dessus du sol. Les murs ont une cinquantaine de centimètres d'épaisseur et l'espace intérieur mesure environ 4 m sur 2 m.

Pas très loin, au Paluis, il est une ruine dans un pré, dont il faut savoir qu'elle fut un poulailler. Tout contre un gros rocher moussu ne subsiste plus qu'un pan de mur avec encore trois tuiles sur un coin, et un imposant encadrement de porte en grosses pierres de taille avec un linteau monolithe. Je suppose qu'on avait récupéré ces pierres dans une maison écroulée. C'était un très beau poulailler qui était encore tout entier debout il n'y a pas si longtemps. Un sureau pousse à l'intérieur.

Entre Pierre-Blanche et Montpeurier, sur la commune de Saint-Didier, mais tout près de celle de Saint-Julien, un petit poulailler, adossé à un rocher vertical qui constitue son mur de fond, tient encore bien debout. Une petite ouverture est réservée entre quatre pierres dans son mur de gauche.

Plus éloignés de Saint-Julien, j'ai remarqué quelques autres pouilliers.

Aux Salles dans la plaine des Bataillouses, il y en a un petit en bordure de pré sous un arbre sans doute plus jeune que lui. De gros buissons poussent derrière. Le toit, à ras des murs, est à une seule pente. La porte est au centre de la façade avec un fenêtron sur sa droite.





La Valette Basse



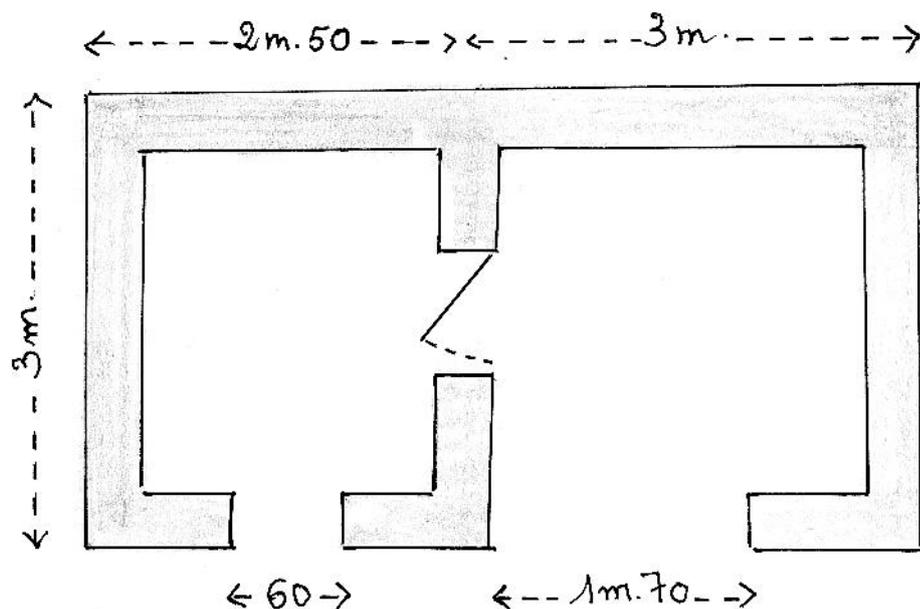
S^t Julien
route de S^t Didier

Au Riollet, commune de Saint-Jean-la-Vêtre, il en est un qui lui ressemble beaucoup. Il se tapit comme craintivement entre des arbres, au fond d'un pré. Le toit fait une légère avancée. Le fenêtron est à gauche de la porte.

Toujours sur la commune de Saint-Jean-la-Vêtre, près du hameau de La Vêtre, au-dessus de la route qui conduit à Noirétable, il y en a un grand. Il s'adosse à un talus à l'ombre d'un noyer. Formé de deux pièces il est le seul de ce type que j'ai retrouvé dans sa disposition d'origine.

On y pénètre par une large ouverture sur la partie droite de la façade. A l'intérieur, une cloison percée d'une porte dans son milieu partage l'espace en deux. La pièce de gauche qui servait de dortoir est éclairée par une fenêtre carrée.

Bien qu'il ne soit pas en ruine le toit commence à céder et la fenêtre est arrachée. On devait pouvoir y loger à l'aise de nombreuses poules.



Hauteur sous le toit à l'intérieur : à l'avant 1,70 m ; à l'arrière 3 m

Epaisseur des murs : environ 36 cm

Cette construction a du être remise en état il n'y a pas très longtemps parce que le toit est couvert de tuiles plates et qu'un chéneau le borde sur l'avant.

Elle a du être réalisée en deux fois : la partie gauche est en granit jaunâtre tandis que la partie droite est en pierres gris-bleu mieux choisies avec des moellons bien taillés sur le montant de l'entrée.

Le cadre en bois de la fenêtre gît dans les ronces. On peut y voir le taquet de la fermeture et de très jolies charnières en fer forgé. L'ouverture utile mesurait environ 40 x 40 cm ; elle était garnie de deux solides barreaux de fer verticaux.

De la route de Noirétable, au niveau de l'Etang, on peut voir un petit poulailler, à droite en haut de la pente. Il sert de débarras. Son auvent abrite deux ruches.

Et ce bâtiment à un étage au bord d'un champ près de Noirétable (face au départ de la bretelle d'autoroute sur la RN 89) a-t-il servi de poulailler ? C'était peut-être seulement une loge

destinée à abriter du fourrage, mais avec sa fenêtre carrée à barreaux de fer et son toit qui s'abîme sur les bords, il ressemble bien à ses petits frères.

Il en est sûrement d'autres, bien cachés, que je n'ai pas remarqués. Tous sont en mauvais état.

Depuis quatre années que je me promène dans les environs de Saint-Julien-la-Vêtre, je les vois se dégrader très vite.

Ils sont d'ailleurs victimes de leur structure massive. Leur toit est très lourd et la charpente ne résiste pas au temps. Quand le toit est tombé la pluie a vite raison des murs, bâtis avec un mortier trop pauvre.

Ce n'étaient pourtant pas des constructions à la va-vite ; leur maçonnerie est aussi soignée que celle des vieilles maisons.

L'agriculture d'aujourd'hui n'a plus usage de ceux qui résistent encore. On les abandonne aux buissons ou on évacue leurs pierres qui encombrant le passage des tracteurs.

De celui de ma grand-mère, que j'ai connu, mais déjà en ruine, il ne reste absolument plus rien.

Qui envisagerait, aujourd'hui, de faire deux fois tous les jours deux kilomètres pour rapporter quelques œufs ? Mais il est des activités dont nous avons complètement perdu la saveur. Mon arrière-grand-mère prétendait bien qu'un de ses plus grands plaisirs était, à l'aube, de cueillir des choux fourragers pour ses porcs. Elle goûtait alors, sans pour autant ne pas travailler (elle aurait dit : sans perdre son temps) le calme et la beauté du petit matin.

"Aller aux poules" devait être un répit agréable dans la journée de la paysanne et les quelques œufs récoltés n'étaient pas négligeables. Vendus le dimanche à la sortie de la messe, ils contribuaient à son petit revenu personnel.

C'était souvent, aussi, une activité à la charge des enfants ; un moment de liberté qu'ils mettaient à profit pour muser.

J'ai voulu recueillir une image de ces derniers témoignages d'un temps où on craignait le renard, mais pas les voleurs de poules. Où on ne négligeait aucune ressource, même pas les sauterelles s'un "pâquier", et où on ne ménageait pas sa peine, si mince soit le bénéfice.

Et puis, il y a sur ces vieilles pierres, quand un rayon de soleil les caresse, comme un clin d'œil au passé. Ce n'est rien qu'un sourire venu d'hier qui nous enveloppe de tendresse et sublime une humble beauté. Un souffle de vent l'emporte et l'effacera à jamais.





Les loges

Plus grandes, plus hautes que les poulaillers, avec un toit à deux pentes, les loges sont, comme eux, de petites constructions isolées, modestes et de nos jours en bien mauvais état.

C'était des granges annexes de la ferme. On les construisait lorsque des prés se trouvaient loin de la maison. Quand, après une journée de fenaison, il était trop tard et qu'il aurait été trop éprouvant pour les vaches de ramener le char plein, on pouvait l'y garer.

Dans les hameaux les maisons étaient souvent serrées, imbriquées. Les "fenières" n'avaient, parfois, été construites que pour contenir le fourrage de deux ou trois vaches. Si on voulait en tenir davantage il était nécessaire de garder du foin ailleurs. On viendrait l'y chercher au printemps, quand il y en aurait besoin.

Pour construire une loge il fallait posséder un grand pré, éloigné, qui la justifie, et c'était une entreprise bien plus importante que de faire un poulailler. Il fallait faire appel à un maçon et charrier beaucoup de pierres. On n'en trouve donc pas beaucoup.

Aujourd'hui, elles tombent en ruine ou sont ouvertes à un troupeau de vaches parquées à proximité. Souvent, elles étaient construites avec de petits moyens et n'étaient donc pas très solides. Elles ne sont pas très anciennes. Je pense qu'il faut les dater, pour les plus vieilles, de la fin du XIX^e siècle, une époque de relative amélioration de la condition paysanne, mais encore très traditionaliste dans ses méthodes d'exploitation.

Certaines sont de simples hangars, comme celle qui se situe au bord du chemin allant de Beauvoir à la Caravoine. Elle appartient à M. Chambonny et c'était, m'a-t-il dit, son grand-père qui l'avait bâtie. C'est une construction en pierre avec de gros blocs aux angles. Le toit, de tuiles creuses, a deux pentes. Largement ouverte sous le pignon à l'est, elle n'a probablement jamais été fermée, bien qu'il y ait un cadre de bois qui aurait pu supporter des portes. Sur le côté gauche, une partie du mur a été réparée avec des moellons modernes. On y voit une petite porte qui a été murée : il subsiste l'encadrement de bois dans la maçonnerie.

On pouvait facilement y entrer un char plein.

Le seul aménagement, à l'intérieur, consiste, à près de deux mètres de hauteur, en quatre grosses pierres du mur, placées verticalement entre deux planches horizontales. Elles réservaient trois petites niches dans l'épaisseur de la maçonnerie. Elles devaient être prévues pour le rangement de petits objets, comme la cheville de timon qu'il ne fallait pas égarer.

Elle est située à un bon kilomètre de la ferme dont elle dépend, et le chemin monte constamment pour s'y rendre.

A Fautrut, près de Saint-Jean, on m'a désigné sous le nom de cabane à moutons, un hangar dans un pré. Il est ouvert sur toute sa longueur, ne possédant que trois murs, mais ses pignons s'agrémentent, l'un d'une fenêtre à barreaux, avec encadrement de bois, l'autre d'une petite ouverture d'aération, délimitée par deux pierres verticales.

Avant d'arriver à Noirétable, en venant de Saint-Julien, peu après le départ de la bretelle de l'autoroute et un peu en contrebas de la route, on voit très bien, surtout en hiver quand les arbres sont défeuillés, une loge à étage. Elle est de base carrée et mesure cinq mètres de côté.

La façade, orientée au sud-est, présente une grande entrée susceptible de laisser passer un char. Les portes, qui s'ouvrent vers l'intérieur, semblent avoir été rafistolées, il n'y a pas longtemps.

Au-dessus, une petite ouverture carrée permettait de décharger du foin à l'étage. Une autre fenêtre, semblable, s'ouvre à droite de l'entrée. Elle est munie d'une grille faite de six barreaux de

fer croisés. Elle assurait l'éclairage et l'aération de l'intérieur. Les arbres colonisent son environnement immédiat. Elle se trouve actuellement isolée au milieu d'un champ, mais la proximité d'un léger talus indique qu'il dut y avoir autrefois une limite de parcelle à son niveau. Elle ne sert plus à rien. Les tuiles du toit commencent à tomber sur le bord.

Elle est le type même de la loge, harmonieuse dans ses proportions, construite avec les méthodes traditionnelles de la région. La pierre, dorée, soigneusement jointoyée, est d'un bel effet. Elle s'intègre parfaitement dans le décor.

Au-dessus du Sauzet, commune de Saint-Priest, en longeant la lisière d'un bois d'épicéas récent qui monte en pente raide, on atteint une ruine. Quand, en hiver, les feuillages et la végétation ne la cachent plus, on la voit très bien depuis la route de Saint-Priest à Saint-Jean. Elle n'a plus de toit. Les murs s'écroulent. Ils sont construits en mortier de terre et quelques brins d'herbe chétifs tentent de pousser dans les joints.

Le pignon avant est tombé, mais le cadre de la porte, bien que pourri, tient encore debout, béant sur un fatras de poutres et de tuiles où percent des plantes sauvages. C'était une large entrée qui regardait la pente vers le haut et vers le soleil. La porte devait avoir deux vantaux. Sur le mur de droite subsiste une petite fenêtre carrée, avec des barreaux de fer.

Monsieur Faye, du Sauzet, m'a dit que c'était la loge de ses grands-parents. On pouvait y entreposer la valeur de deux à trois chars de foin. Mais la loge servait aussi à remiser du matériel aratoire pendant l'hiver. On y rangeait le brabant, la herse... dont on n'avait plus l'usage pour un temps. Comme il allait fréquemment garder ses vaches à cet endroit, il s'y abritait du mauvais temps. Son grand-père avait même envisagé d'y construire une cheminée, et puis ça ne s'est pas fait... Cela aurait permis de se chauffer, mais surtout de faire le repas quand on allait travailler là-haut pour la journée entière. En somme, une loge pouvait être une petite résidence secondaire rudimentaire, mais pas pour les loisirs, seulement afin de gagner du temps pour l'ouvrage.

Et on y mettait aussi des poules ! Nous retrouvons ici le poulailler de plein champ, avec d'autres fonctions en plus. Le chemin qui y conduisait s'est perdu, mais, où qu'il ait pu passer, il ne fallait pas avoir mal aux jambes pour y monter deux fois par jour !

Pas très loin, en se rapprochant des Chards, on rencontre une autre loge. Adossée à une forte pente, elle a un étage. On entre, par le haut, de plain-pied dans la "fènière". Le rez-de-chaussée n'a qu'une petite porte, en contrebas du talus : c'était, sans doute, un simple poulailler, peut-être aussi une remise. Dans le mur, du côté opposé à l'entrée, deux petites ouvertures, réservées entre deux pierres un peu écartées, assuraient l'aération, de même qu'une semblable au-dessus de la porte.

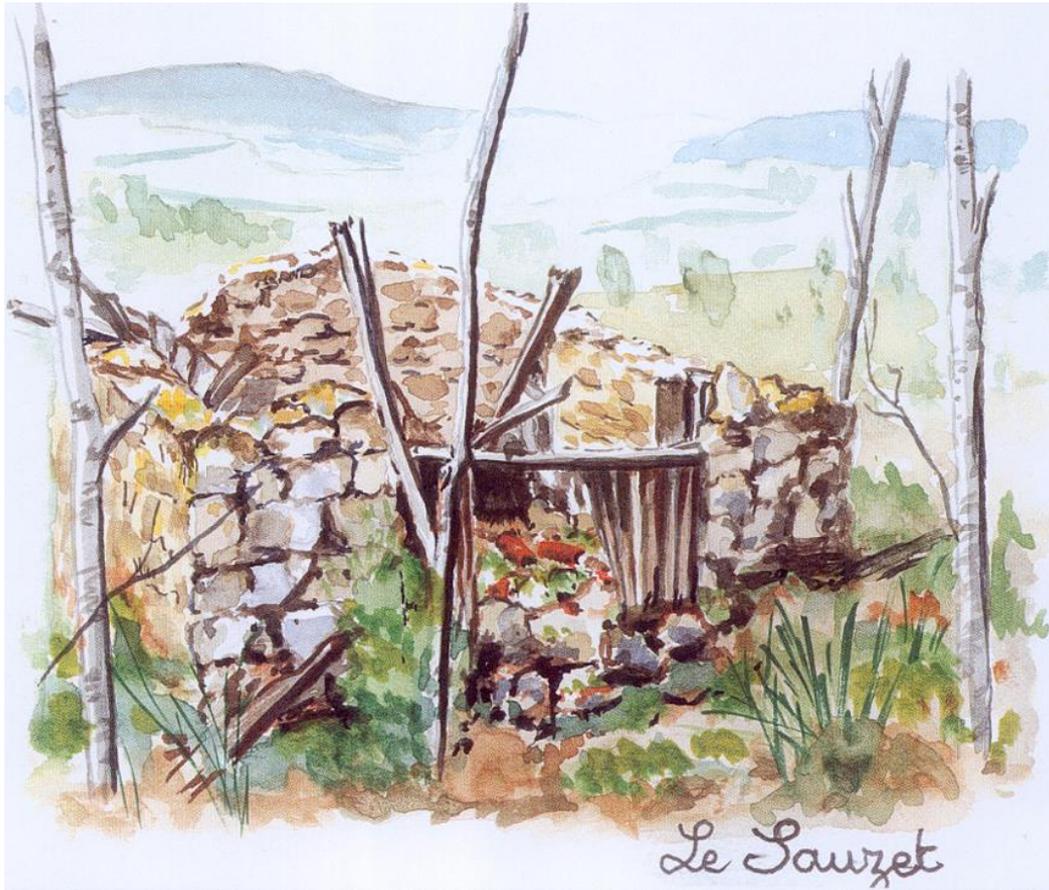
Le montant droit de la porte est une seule, très grande, pierre verticale. A gauche, appuyés contre la pente, deux gros cailloux lui font pendant. Seul le linteau est en bois.

A l'intérieur on peut voir deux petites niches carrées, dans l'épaisseur des murs. Quatre pierres taillées les délimitent. Ces "cafurons" pouvaient être des nichoirs. Le plafond est très bas, mais il est vrai que le sol doit être surélevé par des débris de foin qui s'y sont tassés.

Des frênes et des érables poussent au plus près.

Il y a une autre loge, en face, de l'autre côté de la vallée de la Vêtre, un peu après les Collonges, plus haut que le chemin, sur le bord d'un champ.

Elle n'a pas d'étage et mesure 5 m sur 4,5 m. La fenêtre, de 50 cm sur 60 cm, qui était vitrée, est garnie de barreaux. Un petit boisseau de cheminée dépasse le toit. Le portail, large de 2 m, et encore en bon état, porte, écrit dessus la date 1897 à la peinture blanche. Le toit déborde largement à l'avant et à l'arrière, mais est à ras des murs sur les pignons.





Les Collonges



La Valette Basse

A l'arrière, tout un coin du bâtiment s'est éboulé, mais le toit, quoique en bien mauvais état, tient encore.

A l'intérieur il reste une chaise paillée et un petit poêle de fonte "à deux marmites". Un bas-flanc délimite un box équipé d'un râtelier et d'une mangeoire. Plus loin un anneau est fixé dans le mur. A droite de la porte, une petite niche, longue et basse, était prévue pour mettre le sucre, le poivre, le sel, ainsi que c'est indiqué d'une belle calligraphie, sur la planche qui la borde vers l'avant; un oiseau y a fait son nid. De l'autre côté de la porte il y a, en hauteur, dans l'épaisseur du mur, un petit placard. Le sol est planché, mais sur une partie seulement.

Cette loge a servi d'écurie pour un cheval et on s'était, dirait-on, amusé à y installer un semblant de confort !

Est-ce une petite loge ou un grand poulailler qui s'agrippe à la pente, au fond d'un vallon (une "goutte"), à égale distance de la Valette-Basse, du Bessey et du Monjonin (commune de Saint-Julien) ? D'ailleurs le mot loge, dans le parler du pays, recouvre plus ou moins toutes les petites constructions un peu à l'écart, parfois même des constructions plus grandes, mais éloignées de la ferme. C'est une cabane de 5 m de profondeur pour une largeur de 3 m. Le toit est à deux pentes.

Sous le pignon, soutenu par trois troncs d'arbre en triangle, elle est ouverte sur toute sa largeur.

A l'intérieur, une cloison en pierre, qui a eu une porte, la coupe en deux. La partie du fond devait servir de dortoir pour des poules. On voit encore, tombés sur le sol, des restes d'encadrements en bois et même un peu de grillage. Il n'y a pas de fenêtre ou d'ouverture d'aération, pas de nichoir dans les murs.

La première partie forme un espace de 2,50 m sur 2,20 m ; on pouvait certainement y abriter du matériel. Les murs ont environ 40 cm d'épaisseur (c'est la dimension de la plupart des pierres utilisées). Du côté où ils s'appuient sur la pente, ils se déchaussent. La terre pousse les pierres vers l'intérieur et elles roulent.

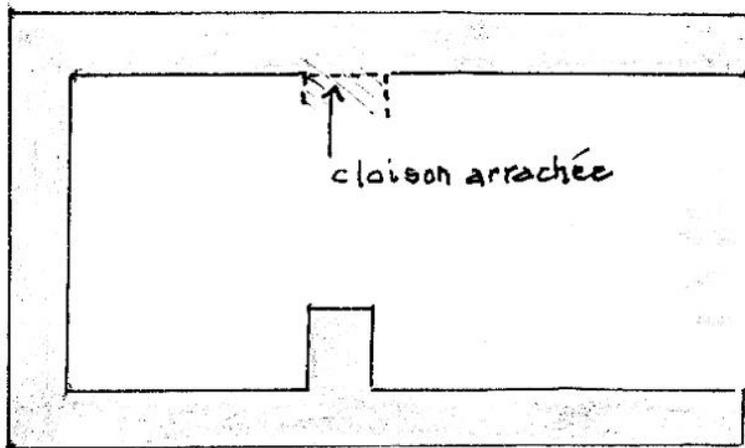
A moins de 200 m, plus près du chemin de la Valette au Bessey, les soubassements d'une autre construction, totalement ruinée, émergent à peine de l'herbe en haut d'un pré pentu.

On devine encore son plan. Elle aussi était coupée en deux parties par un mur. La partie la plus haute s'ouvrait vers l'est. La partie basse devait être fermée, et un peu moins profonde. Le seul détail original concerne l'angle supérieur, celui qui est le plus enfoncé dans la terre : on l'a construit en arrondi.

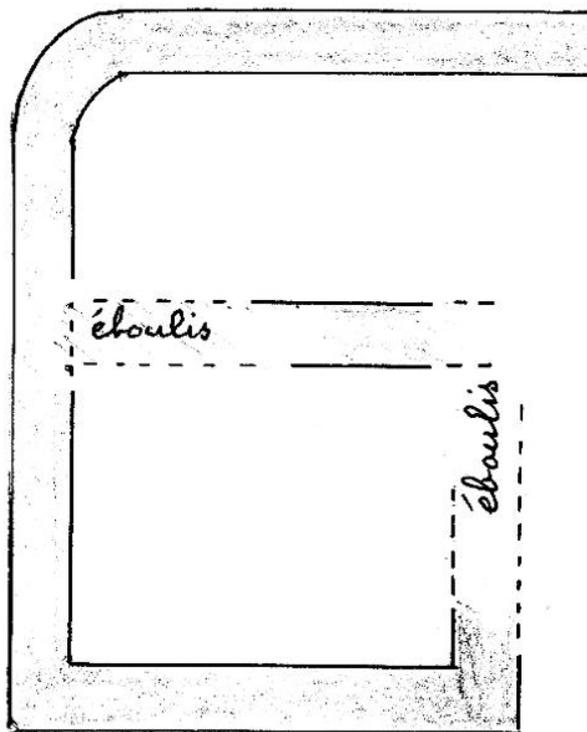
Les pierres étaient jointoyées la terre, mais, en surface, on avait bouché quelques trous avec des pincées de mortier. Ce n'était, sans doute, guère plus qu'un poulailler. L'ensemble mesure 5 m en façade, 4 m en profondeur vers le haut, 3,40 m seulement vers le bas. On ne voit plus très bien où se situait la porte de la partie fermée.

Je veux, aussi, citer une ruine, entre L'Agace et Rutard, sur la commune de Saint-Didier, près d'un petit chemin bucolique, qui n'est même pas sur la carte : une loge parmi d'autres, mais ce qu'il en reste, juste un coin de mur, est fait de belles pierres, bien choisies, bien empilées, grosses et régulières. Il y avait donc des loges plus "racées" que d'autres ! N'empêche, le temps en a eu, aussi bien, raison. Elle était encore entière dans mon enfance.

Il n'a pas été aisé de trouver quelqu'un pour bien me parler des loges et de l'usage qui en était fait. Bientôt on ne se demandera même plus pourquoi il y a un tas de pierres au coin d'un taillis.



chemin de la Valette Basse au Bessey



ruines

Plus en altitude, sur les flancs du pic de Morand, il y avait autrefois de nombreuses loges. La montagne n'était alors pas boisée et les pâturages parfois très éloignés des fermes. Ces loges étaient, mais en plus modestes, me semble-t-il, l'équivalent des jasseries du versant auvergnat.

On pouvait y loger pendant l'été et y rentrer les bêtes. Il n'en reste presque plus rien. Parfois les chercheurs de champignons se trouvent face à un amas de cailloux moussus, des restes de murets, un angle dressé avec quelques pierres remarquablement massives qui tient encore debout.

Une des mieux connues est la loge de Tire-bœuf, près de la route forestière récemment tracée aux flancs du pic de Morand. Des arbres poussent à l'intérieur, mais on voit encore les corbeaux de la cheminée. Pendant la guerre des maquisards s'y étaient cachés et elle fut finalement incendiée par les Allemands. Depuis on a planté, tout autour et... même dedans !

En regardant minutieusement la carte IGN on voit, perdus dans les taches vertes des bois, de tout petits carrés noirs : ce sont des loges ou, plutôt, ce qu'il en reste. Souvent, elles portent le nom d'un ancien propriétaire : loge de Fanget, loge de Beaudon... Il dut y en avoir beaucoup à une certaine époque, peut-être pas si lointaine.

Plus bas en Forez, là où le soleil est plus chaud, on voit encore beaucoup de loges de vignes. Elles aussi se dégradent et disparaissent. Elles ne font pas l'objet de cette étude, mais elles ne diffèrent pas beaucoup des loges des environs de La Vêtre, bien que beaucoup soient bâties en pisé. D'ailleurs, il fut un temps où les paysans aisés de par ici, cultivaient un lopin de vigne du côté de Rochefort ou L'Hôpital. Quand ils s'y rendaient, il était bien indispensable qu'ils y aient une loge où s'abriter.

Ainsi la ferme des Emis (Saint-Didier), dont les archives me sont parvenues, possédait une vigne à Collet, aux XVII^e et XVIII^e siècles (commune de Saint-Laurent-Rochefort).

Loges et poulaillers n'étaient que de bien modestes édifices. On les bâtissait à l'économie et ils ne pouvaient pas durer très longtemps. De la couleur de la terre du pays, toujours placés dans des endroits isolés, en général sur de mauvais terrains, dévorés par les arbustes et les ronces, ils ne sont pas faciles à voir. Ils n'ont plus aucune utilité. Ils deviennent gênants et même dangereux. Ils sont condamnés à très brève échéance et on les aura bientôt complètement oubliés. Il est déjà difficile de réaliser l'usage qu'on en faisait, alors qu'imagineront nos descendants quand ils retrouveront quelques pierres équarries, quelques fragments de tuiles, dans un endroit perdu ?

Frédérique PIROCHE - printemps 2004



Les *Cahiers de Village de Forez*, n° 8, février 2005

Siège social : Centre Social de Montbrison, 13, place Pasteur,
42600 MONTBRISON

- **Directeur de la publication :** Joseph Barou.
- **Rédaction :** Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.

- **Comité de coordination :** Claude Latta, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot.
- **Comité de rédaction :** Geneviève Adilon, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Thérèse Eyraud, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Jean Guillot, Marie Grange, Muriel Jacquemont, Claude Latta, Frédérique Piroche, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Sophie Sagnard-Lefebvre, Alain Sarry, Marie-Pierre Souchon, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2005

Impression : Gravo-clés, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.